

W. Raymond Wood, *Prologue to Lewis & Clark. The Mackay and Evans Expedition*, University of Oklahoma Press, Norman, 2003, 234 p., ill., index.

Guillaume Teasdale

Volume 35, numéro 2, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082154ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082154ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

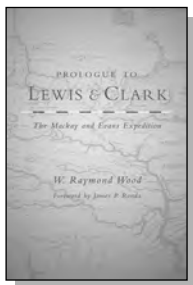
0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Teasdale, G. (2005). Compte rendu de [W. Raymond Wood, *Prologue to Lewis & Clark. The Mackay and Evans Expedition*, University of Oklahoma Press, Norman, 2003, 234 p., ill., index.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 35(2), 99–100. <https://doi.org/10.7202/1082154ar>



Prologue to Lewis & Clark. The Mackay and Evans Expedition

W. Raymond Wood. University of Oklahoma Press, Norman, 2003, 234 p., ill., index.

IL Y A DEUX CENTS ANS, Meriwether Lewis et William Clark réussissaient un exploit peu commun pour leur époque, soit atteindre la côte pacifique du continent nord-américain en traversant les Plaines et les Rocheuses. Ce haut fait leur valut une place spéciale dans l'histoire des États-Unis. En parcourant un territoire austère et habité par des Amérindiens dont on connaissait peu de choses, Lewis et Clark remplirent avec succès leur mandat, qui était de trouver un passage vers l'océan Pacifique et de renseigner le gouvernement américain sur la grande région géographique des Plaines. Le succès foudroyant de cette réussite a cependant masqué une autre expédition antérieure, soit celle de James Mackay et John Evans (1795-1797), également partie de St. Louis, au Missouri. Certes, ceux-ci n'ont pas trouvé de chemin menant au Pacifique, mais leurs découvertes et péripéties n'en demeurèrent pas moins intéressantes. Professeur émérite au département d'anthropologie de l'université du Missouri, W. Raymond Wood propose donc une étude dans laquelle il se penche sur l'expédition Mackay et Evans. L'ouvrage compte cinq chapitres, en plus d'une annexe regroupant de longues citations prises dans les journaux personnels de Mackay et Evans, ainsi qu'un appendice qui répertorie des informations provenant de certaines cartes géographiques de l'époque.

Dans le premier chapitre, Wood dresse un portrait de l'évolution de la géopolitique des Plaines nord-américaines durant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Après avoir acheté la Louisiane – territoire qui s'étendait à cette époque du golfe du Mexique à la limite sud des Prairies canadiennes – à la France, en 1762, l'Espagne revendit à cette dernière ce même bout de continent en 1800. Devenu président des États-Unis en

1801, Thomas Jefferson acheta finalement la Louisiane à la France de l'empereur Napoléon, en 1803. Et l'année suivante, le Congrès américain finançait la fameuse expédition Lewis et Clark. Au chapitre suivant, Wood présente successivement James Mackay et John Evans. Le premier, d'origine écossaise, est arrivé en Amérique du Nord, plus précisément au Canada français, au milieu des années 1770. Après quelques années de service pour la Hudson's Bay Company sur la Terre de Rupert, il quitta ses fonctions pour travailler à New York durant les années 1780. Quelques années plus tard, il y rencontra l'ambassadeur d'Espagne aux États-Unis, Don Diego Maria de Gardoqui. Maîtrisant le français et connaissant bien certaines régions des Plaines, Mackay se fit offrir par le diplomate espagnol de diriger une expédition. De son côté, John Evans, d'origine galloise, était un homme fasciné par un mythe populaire dans la Grande-Bretagne du XVIII^e siècle. Ce mythe racontait que des Gallois auraient visité les Plaines nord-américaines en 1170 et qu'ils y seraient restés pour vivre parmi les Amérindiens. Le métissage découlant de cette cohabitation aurait donné naissance à une ethnie amérindienne, les *Madoc Indians*, qui parlaient un langage se rapprochant du gallois. C'est dans le dessein de retrouver cette mythique ethnie que Evans se rendit aux États-Unis en 1792, puis seconda Mackay lors de l'expédition. Hormis Mackay et Evans, on ne connaît presque rien des autres membres de cette expédition, sinon qu'ils étaient francophones pour la plupart.

Dans les chapitres 3 à 5, Wood s'emploie à mieux faire connaître l'expédition Mackay et Evans. Partis de St. Louis en septembre 1795, les explorateurs mirent le cap sur les plaines du Nord-Ouest. Pour des raisons économiques et diplomatiques, le poste de Fort Charles fut construit quelques semaines seulement après leur départ sur les rives de la rivière Big Sioux, qui sépare aujourd'hui le Nebraska de l'Iowa. Après quelques mois passés au fort Charles, il devenait évident que l'expédition avait pris beaucoup de retard par rapport à l'itinéraire fixé au départ. C'est pourquoi, au mois de juin 1796, Mackay chargea Evans de diriger un groupe d'hommes et de partir plutôt vers le nord-ouest pour atteindre les villages mandans et hidatsas alors que lui-même allait prendre un chemin plus au sud. Evans parvenait enfin aux villages mandans et hidatsas en septembre 1796,

près desquels il trouva un poste de traite abandonné temporairement (*René Jusseaune's Post*). Ni les Mandans, ni les Hidatsas n'étaient les mythiques Indiens madocs tant recherchés, et le Gallois s'en trouva grandement déçu. Par ailleurs, Evans fut informé que des commerçants de fourrures établis plus au nord, au Manitoba, désiraient l'éliminer, car sa présence semblait perturber leurs relations avec les Mandans et les Hidatsas. L'explorateur quitta donc l'endroit avec ses hommes à l'automne 1797, mais pour des raisons inconnues ils retournèrent à St. Louis au lieu de poursuivre vers l'océan Pacifique. De son côté, Mackay n'eut guère plus de chance. La route qu'il avait empruntée le conduisit chez les Omahas, où il séjourna durant près d'un an pour faire marche arrière et rentrer à St. Louis, quelques semaines avant Evans.

L'effort de W. Raymond Wood pour démystifier un épisode méconnu de l'histoire des Plaines états-uniennes – soit la période précédant l'expédition Lewis et Clark – mérite d'être souligné. D'ordinaire, l'histoire des Plaines états-uniennes débute en 1803. *Prologue to Lewis & Clark* est donc une réussite sur ce point. Par contre, Wood néglige une piste qui pourrait, selon nous, permettre de comprendre davantage cette aventure. L'anthropologue fait état de la fondation de St. Louis par des Canadiens français en 1764. Et, certes, Wood mentionne que les *Frenchmen* de l'endroit sont devenus de véritables hommes de main pour les compagnies de fourrures par la suite et qu'un dénommé Antoine Pierre Soulard a légué de précieuses informations cartographiques à Mackay et Evans (p. 46-64), mais il faut savoir qu'entre 1764 et 1795 plusieurs de ces *Frenchmen* ont élu domicile bien à l'ouest de St. Louis et que certains, au cours du XIX^e siècle, se sont même établis aussi loin qu'au Montana (Potvin 1989). D'ailleurs, en référence au séjour d'Evans chez les Mandans, en 1797, Wood mentionne : « ... he obtained from his Indian hosts a map of the Missouri River west of the Mandans, a map that illustrates almost the entirety of the present-day State of Montana » (p. 132). Notons que les informations qui figurent sur cette carte sont écrites en français (p. 150). Plus tôt, Wood se demandait aussi pourquoi Evans fut choisi par Mackay à St. Louis pour devenir son assistant en vue de l'expédition, étant donné que « [he] did not know one word of French »

(p. 45). En d'autres mots, les connaissances des *Frenchmen* allaient peut-être bien au-delà de leurs cartes géographiques, et l'auteur en est conscient jusqu'à un certain point lorsqu'il mentionne : « [...] America had been and continued to be dominated by French, from the frozen wastes of northern Canada to the Great Lakes and in the basin of the entire Missouri and Mississippi rivers » (p. 70). Il est cependant difficile de mesurer plus justement cet apport des connaissances francophones du terrain car Wood n'a effectué aucune recherche sérieuse en archives pour enrichir son étude. On retrouve d'ailleurs ce même problème concernant l'expédition de Lewis et Clark, dont la réussite est de plus en plus reconnue comme étant due à l'importance de la présence francophone (Chaloult 2003), mais sans que des recherches approfondies n'aient été menées pour comprendre les interactions de ces *Frenchmen* avec les Amérindiens des Plaines durant les dernières décennies du XVIII^e siècle. En conséquence, l'on retrouve plusieurs passages où Wood admet qu'il n'a aucune idée de l'origine de certaines données qu'ont obtenues Mackay et Evans.

Nonobstant ce commentaire, Wood parvient aisément à illustrer que Mackay et Evans ont mis la table pour l'expédition Lewis et Clark en amassant des informations qui ont été abondamment utilisées par leurs homologues. Par surcroît, ce livre fournit quelques renseignements intéressants sur des groupes amérindiens comme les Mandans, les Hidatsas, les Sioux, les Otos, les Osages, les Omahas, ainsi que les Shoshones. Enfin, Wood met efficacement à profit les données que contiennent les cartes géographiques de l'époque pour mieux suivre le périple. Ainsi, *Prologue to Lewis & Clark* devrait captiver le lecteur.

Guillaume Teasdale
 Department of History,
 Michigan State University

Ouvrages cités

CHALOULT, Michel, 2003 : *Les « Canadiens » de l'expédition Lewis et Clark : La traversée d'un continent*. Sillery, Septentrion.

POTVIN, Marc, 1989 : *Le Déclin d'une communauté franco-américaine, Fort-Benton, Montana (1865-1880)*. Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal.



Terra Incognita des Kotakoutouemis. L'Algonquinie orientale au XVII^e siècle

Roland Chamberland, Jacques Leroux, Steve Audet, Serge Bouillé et Mariano Lopez. Les Presses de l'Université Laval et le Musée canadien des civilisations, Sainte-Foy et Hull, 2004, 266 p.

L'ASSEMBLAGE ORIGINAL, dans le titre de l'ouvrage, d'une expression latine moyenâgeuse et d'un ethnonyme algonquin sorti tout droit de la pré-histoire laisse bien voir l'intention de ses auteurs : partir à la découverte de l'Algonquinie orientale du XVII^e siècle. Au regard du pays algonquin connu à l'époque, il faut toutefois préciser que les Kotakoutouemis se seraient plutôt trouvés à son septentrion. Il faut également souligner que c'est la première fois, dans une publication, que le pays des Algonquins est ainsi nommé, l'Algonquinie étant placée au diapason de la Huronie et de l'Iroquoisie.

Par ailleurs, on peut se demander ce qui a bien pu inciter un médecin (Roland Chamberland), un anthropologue (Jacques Leroux), un travailleur social (Steve Audet), un éducateur (Mariano Lopez) et le directeur du Centre d'accueil Le Portage (Serge Bouillé) à se rassembler autour de cette quête qui les a fait remonter jusqu'à l'aube de l'histoire? La réponse tient d'abord aux liens qu'ils ont tous tissés, dans certains cas depuis vingt-cinq ans, avec la communauté algonquine de Kitchisakik. Elle tient ensuite à la recherche des causes des pathologies sociales qu'ils y ont observées (i.e. alcoolisme, drogue, inceste et violence) et qu'ils nomment les « fantômes » du passé. L'ouvrage est le premier d'une série de quatre dont les trois autres porteront, à la suite, sur le territoire au XX^e siècle (Leroux *et al.* 2004), sur l'impact des guerres et des épidémies ainsi que sur la pratique clinique qui s'est déroulée sur place de 1980 à 1997.

Quatre documents cartographiques du XVII^e siècle constituent le matériel de base de *Terra Incognita* : les cartes de Champlain de 1632, d'un auteur anonyme vers 1641 intitulée *Novvelle France*

et de Nicolas Sanson de 1656 et 1657. L'analyse de ces documents a été couplée à celle d'autres sources primaires contemporaines et de la littérature sur la région et les régions avoisinantes. La reproduction des cartes dans le texte est pour le moins attrayante.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la genèse de la géographie de l'Outaouais. « Le monde algonquin dans l'astrolabe de Champlain » (chap. 1) passe en revue les tentatives de plusieurs chercheurs (Day et Trigger 1978, Heidenreich 1978, Ratelle 1993, Viau 1993 et Pendergast 1999b) en vue d'en cerner les frontières. Au-delà de la difficulté de l'exercice, ces chercheurs s'entendent sur la liste des principaux groupes algonquins du XVII^e siècle : Onontcharonons, Weskarinis, Matoueskarinis, Kinonchesipirinis, Kichesipirinis et Kotakoutouemis. Au sujet du territoire de ces derniers, chacune des interprétations avancées à ce jour n'aurait décrit qu'un moment du cycle annuel. Au total, le territoire des Kotakoutouemis couvrirait cette vaste région qui s'étend de l'embouchure de la Mattawa au bassin de la Coulonge, remontant jusqu'à la rive sud du réservoir Cabonga et se prolongeant au-delà du Grand lac Victoria. Quant à l'ethnonyme Kotakoutouemis, qui s'écrit de différentes façons au XVII^e siècle, il ne s'appliquerait pas à un groupe précis mais à plusieurs. Et même s'il demeure impossible de le traduire exactement, il se laisserait suffisamment décomposer pour avancer qu'il renferme la notion de collectivité, au sens d'un agglomérat de bandes indifférenciées. Dans « L'atlas de la Nouvelle-France » (chap. 2), les auteurs de *Terra Incognita* rappellent que le type de travail auquel ils se sont prêtés doit toujours être marqué au coin de la prudence, ce qu'ils illustrent par le cas du lac Kaouinagamik. Véritable mer intérieure imaginaire représentant de manière fantaisiste la proximité, à la tête de la rivière des Outaouais, des bassins hydrographiques de la baie James, de la Mauricie et du lac Saint-Jean, le lac Kaouinagamik apparut d'abord sur une carte de Franquelin de 1688 pour ne cesser d'être reproduit pendant encore une centaine d'années. C'est d'ailleurs à la « Latitude 48° N » (chap. 3), que se trouvait le cœur d'un vaste réseau de communication connu, dans la littérature, comme la « chaîne d'anneaux liquides » (Buies 1889 : 62) ou la « route du cuivre », ainsi nommée par les archéologues décrivant le parcours de ce métal natif.